Lise Pilon-Le

Anthropologie, retraitée de l'enseignement, Université Laval

(1979)

“Introduction - Perspectives anthropologiques”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Lise Pilon-Le

Professeure retraitée de l'enseignement, département
d'anthropologie, Université Laval (1978)

"Introduction – Perspectives anthropologiques" (1979)"

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé: **Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois**, chapitre 1, pp. 1 à 8. Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 septembre 2005, par Madame Lise Pilon de diffuser tous ses travaux de recherche et toutes ses publications.]

Courriel mlpilon@yahoo.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 12 novembre 2005 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec.

Lise Pilon-Le
Professeure retraitée de l'enseignement,
département d'anthropologie, Université Laval (1979)

"Introduction - Perspectives anthropologiques"

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé: **Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois**, chapitre 1, pp. 1 à 8. Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

Lise Pilon-Le
Université Laval

"Introduction".

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé : *Perspectives anthropologiques*. Un collectif d'anthropologues québécois, chapitre 1, pp. 1-8. Montréal : Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

Ce livre constitue un recueil d'articles rédigés par des anthropologues québécois. Ceux-ci ont uni leurs efforts pour réaliser une œuvre collective malgré la diversité de leurs orientations et de leurs intérêts.

Les auteurs présentent un panorama des domaines de l'anthropologie contemporaine afin d'inciter le lecteur à réfléchir sur la pratique des anthropologues, à partir de leur expérience dans l'enseignement et la recherche. Le projet de publication d'un livre d'anthropologie est né d'une rencontre organisée en novembre 1974 par la Société des recherches amérindiennes au Québec. Au cours de cette rencontre, plusieurs anthropologues avaient envisagé la possibilité de créer des outils de travail purement québécois.

L'anthropologie devient une discipline autonome vers la fin des années 1950 dans les départements universitaires du Québec. L'analyse des tendances dominantes de la pratique anthropologique québécoise montre que trois étapes ont marqué son développement : la mise en place institutionnelle, la consolidation et enfin, le questionnement ¹. Les départements d'anthropologie se sont développés à des rythmes différents les uns des autres et ces étapes se

---

¹ Le questionnement est à la fois interrogation et remise en question.

rythmes différents les uns des autres et ces étapes se chevauchent dans le temps d'une université à l'autre.

La mise en place institutionnelle est amorcée au début des années 60 dans les universités de Montréal et McGill, un peu plus tard à l'université Laval. L'anthropologie devient une discipline universitaire enseignée dans des départements rattachés à une faculté. La constitution de ces départements résulte d'une lutte plus ou moins longue pour la reconnaissance de l'anthropologie comme discipline autonome.

Cette étape se caractérise par un enseignement universitaire fortement influencé par l'anthropologie américaine d'une part, et une orientation de la recherche vers une ethnographie exploratoire et à forte tendance descriptive, d'autre part. C'est le début des recherches sur les populations amérindiennes et inuit aux universités de Montréal et McGill.

Aux États-Unis, les départements d'anthropologie ont constitué des unités d'enseignement et de recherche dans quatre disciplines : l'anthropologie culturelle, l'archéologie, l'anthropologie physique et l'ethnolinguistique. Les départements d'anthropologie du Québec ont été organisés selon ce modèle, à la différence toutefois que plusieurs d'entre eux privilégient certains thèmes, aires culturelles ou disciplines de l'anthropologie. Ainsi, l'Université de Montréal a, depuis 1967, opté pour un développement parallèle des quatre domaines, en accordant toutefois la prépondérance à l'anthropologie culturelle. L'université McGill s'est surtout spécialisée dans l'étude du changement socio-culturel du Nord québécois et, en second lieu, en archéologie préhistorique. L'anthropologie culturelle constitue un secteur privilégié à Laval, en particulier sous la forme d'études québécoises, amérindiennes et inuit. L'anthropologie culturelle tient donc une place importante, quoique non exclusive, dans la pratique des anthropologues québécois. Le Nord québécois (Inuit et Amérindiens), les régions rurales du Québec, les Antilles, l'Amérique latine et l'Afrique occidentale ont, tour à tour ou simultanément, fait l'objet d'études ethnographiques.

La consolidation institutionnelle se manifeste à la fin des années 60. Elle prend la forme d'un accroissement démographique des effectifs professoraux et étudiants, de même que d'une expansion des bud-

gets et du personnel consacrés à la recherche. La constitution officielle des cegeps (collèges d'enseignement général et professionnel), au même moment, va contribuer à diffuser l'enseignement de l'anthropologie au niveau collégial.

On assiste alors à la constitution de centres de recherche qui se destinent à l'étude de populations d'aires culturelles données : des centres de recherches nordiques, antillaises, latino-américaines et africaines voient le jour. Durant cette période, on étudie parallèlement les populations de chasseurs-cueilleurs et les populations paysannes. La recherche ethnographique descriptive s'accompagne de préoccupations théoriques visant à expliquer le fonctionnement des sociétés étudiées. Le fonctionnalisme, le structuralisme et le matérialisme culturel (appelé aussi néo-évolutionnisme ou écologie culturelle) constituent les principaux cadres théoriques auxquels se réfèrent les anthropologues.

Par son empirisme, la théorie fonctionnaliste, telle qu'elle est énoncée par l'anthropologie américaine, sert de support implicite à la plupart des travaux ethnographiques et fonde son explication des sociétés à partir des seuls faits observés. La recherche et l'enseignement sont alors imprégnés d'un fonctionnalisme de fait, assimilé à l'anthropologie elle-même. Initiation à la pratique anthropologique, le séjour sur le terrain en devient un moment privilégié et il permet d'accéder au statut d'anthropologue. Parmi les thèmes étudiés dans cette perspective, mentionnons : la famille et la parenté, les relations interethniques et l'acculturation, la structure et l'organisation sociales, les relations interpersonnelles et les changements socio-culturels. La petite communauté locale de chasseurs, de pêcheurs et de paysans en constitue l'unité d'étude considérée comme représentative de l'ensemble social.

Le structuralisme, d'origine française, réoriente les recherches ethnographiques au même moment. Cette théorie est alors diffusée et adoptée en linguistique, en littérature, en psychologie et en philosophie. Le structuralisme se développe au Québec sous l'influence des travaux de Lévi-Strauss sur la mythologie des Indiens d'Amérique du Sud. L'étude de la mythologie et de la tradition orale des populations amérindiennes et inuit va constituer le terrain d'application principal de cette théorie. L'œuvre de Rémi Savard et de quelques-uns de ses

collègues en témoigne. L'utilisation de la méthode structurale pour analyser la tradition orale de ces populations nécessite une connaissance approfondie de ces sociétés et exige un contact s'étalant sur plusieurs années. Cette méthode a contribué à dévoiler la complexité et la richesse insoupçonnée de la vie sociale et culturelle de ces populations.

Le matérialisme culturel, d'origine américaine, exerce aussi à ce moment une influence importante sur l'archéologie et l'anthropologie culturelle. En archéologie, il permet d'expliquer et de situer par le contexte la nature des objets trouvés lors de fouilles archéologiques. En anthropologie culturelle, cette théorie coexiste avec le fonctionnalisme, les deux théories étant plus complémentaires qu'opposées.

L'explication du développement des sociétés par le passage du simple au complexe complète la description des fonctions remplies par les institutions de ces sociétés. Toutefois, cette théorie diffère fortement du fonctionnalisme. Ce dernier privilégie l'explication anhistorique et fonctionnelle des sociétés alors que le matérialisme culturel réintroduit la continuité historique par la notion de stades évolutifs. On ne peut saisir les fonctions remplies par certaines institutions qu'en les comparant aux sociétés appartenant au même stade évolutif. Le critère de détermination du passage d'un stade à un autre est de nature techno-économique.

L'étape du questionnement se dessine au cours des années 70. Elle correspond à une interrogation sur le rôle de l'anthropologie dans la société et à une remise en question de la pratique anthropologique antérieure. L'introduction de la théorie marxiste en anthropologie représente l'un des catalyseurs de cette prise de conscience.

Le mouvement qui conduit les anthropologues à remettre en question leur pratique s'enracine dans le contexte historique mondial de la fin des années 60, particulièrement dans les mouvements revendicateurs contre la guerre du Vietnam aux États-Unis et ceux de mai 68 en France. Ce mouvement atteindra aussi le Québec.

Dans un premier temps, la remise en question de l'anthropologie prend la forme d'une critique des théories jusque-là acceptées. On étu-

die le matérialisme historique à travers les textes les plus importants. La démarche se poursuit par l'examen des moyens d'appliquer cette théorie à l'anthropologie. Les néo-marxistes français, dont certains anthropologues africanistes, avaient déjà tenté de le faire en France. L'économie des sociétés lignagères africaines et l'étude de leurs transformations sous l'impact de l'expansion capitaliste en ont constitué le champ d'application. Actuellement, des anthropologues québécois orientent leurs recherches en fonction de ce cadre théorique. A titre d'exemple, l'étude de l'agriculture québécoise a permis le développement d'une recherche marxiste originale en anthropologie.

L'introduction de cette théorie a aussi eu pour effet de susciter des discussions sur la pratique anthropologique elle-même. Des anthropologues américains et français ont soulevé le problème de la portée sociale et politique du travail des anthropologues. Les anthropologues sont devenus plus conscients des implications sociales et politiques de leurs recherches. Il devient maintenant nécessaire de faire preuve de plus de rigueur et d'explicitier le cadre théorique auquel on se réfère.

L'unanimité théorique n'existe pas chez les anthropologues. Des cadres théoriques distincts coexistent au sein de la discipline et des débats s'engagent entre les anthropologues de diverses tendances, ce qui constitue un indice de vitalité au sein de la discipline. Ainsi, comme tout ce qui existe, l'anthropologie se développe dans la contradiction. Celle-ci fait partie de la réalité et en constitue l'unité.

La pratique scientifique de l'anthropologie, au Québec et ailleurs dans le monde, loin de constituer un bloc monolithique, présente une multitude de tendances qui se regroupent selon certains axes. Nous vous proposons une lecture de ce livre selon deux axes principaux. Le premier s'organise autour d'une réflexion sur la théorie anthropologique qui prend différentes formes selon les auteurs. Soulignons toutefois que la plupart d'entre eux situent le domaine d'étude qui les intéresse au sein

d'une continuité historique et théorique, pour l'intégrer ou pour la remettre en question. Les articles de Pierre Maranda, Pierre Beaucage, Bernard Bernier, Norman Clermont, Louis-Jacques Dorais et Lise Pilon-Lê illustrent cette tendance. Celle-ci est relativement récente chez

les anthropologues québécois où pendant longtemps a prédominé une perspective synchronique et empirique.

Le second axe de lecture concerne le choix d'un cadre théorique déterminé et les justifications qui en sont données. Ici l'unité n'existe que dans la diversité et la contradiction. Le débat s'engage entre les différentes tendances. Chacun essaie de prouver que telle théorie explique mieux son objet et les problèmes qui sollicitent les anthropologues, les autres théories étant insuffisantes à ce propos. Il en résulte de nouvelles questions, de nouveaux problèmes, un éclairage différent. Le débat Arcand-Bernier s'inscrit dans ce contexte. L'un est structuraliste, l'autre marxiste. Le premier s'interroge sur la pertinence de l'application du matérialisme historique à l'étude des populations de chasseurs-cueilleurs et met en garde contre une interprétation trop étroitement économiste de ces sociétés. Il considère que le structuralisme permet de saisir le contenu réel de la vie de ces sociétés et évite une interprétation trop rigide et inadéquate de celles-ci. Le second montre la faiblesse du culturalisme et propose un autre mode d'analyse de la réalité sociale. Cette approche s'enracine dans la relation homme-nature, sans toutefois s'y limiter, puisqu'elle englobe les représentations que s'en font les membres d'une société. Les deux auteurs se rejoignent dans la critique d'une causalité linéaire de l'économie vers le reste de la société. Leur divergence porte sur le fait que l'un attribue cette causalité linéaire au matérialisme historique (Arcand) alors que l'autre montre qu'elle caractérise le matérialisme culturel, car le matérialisme historique étudie d'abord les rapports sociaux (Bernier).

À notre avis, ce débat pose le problème de l'interprétation théorique de la causalité sociale. L'étude des sociétés humaines peut donner lieu à des interprétations différentes du même objet. Il n'existe pas de vérité absolue qui départagerait ceux qui ont tort de ceux qui ont raison. Le débat théorique en anthropologie s'avérerait stérile et négatif s'il servait à effectuer un tel choix. Seules de nouvelles recherches poussant plus loin l'interrogation fourniront de nouvelles données au débat. C'est, du moins, l'effet positif que l'on peut en attendre.

Il est entendu que chaque cadre théorique produit ses propres questions, pose les problèmes à sa manière. La connaissance qui en résulte est intimement liée à la problématique choisie. Ainsi, le matérialisme

historique formule principalement la question des rapports entre les hommes à propos de la production, de l'inégalité des groupes entre eux, de l'exploitation d'un groupe par un autre. Quant au structuralisme, il essaie de comprendre les lois universelles de fonctionnement de l'esprit humain à travers ses différentes manifestations culturelles. Il tente de décoder la réalité sociale et culturelle de l'autre.

Cet ouvrage se divise en quatre parties. La première expose l'objet des disciplines traitant de la diversité physique et de la culture matérielle. La seconde partie analyse la réalité sociale et culturelle à partir de l'examen de leurs différents niveaux de réalité. Une description des divers types de populations étudiées par les anthropologues constitue la troisième section. La dernière présente un guide méthodologique. L'appendice comprend une analyse des publications en anthropologie, présentée sous forme de tableaux, une filmographie et un index thématique des films disponibles.

Pierre Maranda examine les rapports de l'anthropologie avec l'impérialisme culturel. Il retrace les causes de son développement dans l'histoire de la civilisation occidentale de même que l'influence qu'il a exercé sur la pratique anthropologique de ses débuts jusqu'à 1946. S'interrogeant sur le devenir de l'anthropologie dans une perspective antirationaliste, il soulève l'ambiguïté du rapport de l'anthropologie avec elle-même et avec les populations qu'elle étudie.

La première partie se compose de quatre articles dont chacun porte sur l'objet des disciplines traitant de la diversité physique et de la culture matérielle. En dépit de leur spécificité, ces disciplines offrent un intérêt commun que les articles tentent de faire ressortir : situer la diversité physique et la culture matérielle dans l'espace et dans le temps pour mieux les comprendre.

A partir d'une situation illustrant le caractère artificiel de la culture matérielle nord-américaine, Marcel Moussette nous introduit dans le monde des objets, de leur signification et de leur classification.

Louise Iseut Paradis explique en quoi consiste l'archéologie, comment elle s'est développée et ce qui la caractérise comme discipline

spécifique. Elle illustre la pratique de l'archéologie à partir de recherches effectuées sur le site de Teotihuacán.

Norman Clermont propose une approche renouvelée dans les domaines de la paléontologie et de l'anthropologie physique. L'anthropologie biologique s'enracine dans la vie de relation de l'homme avec son milieu et avec ses semblables. La paléontologie devient alors l'étude des complexes relationnels visant à évaluer l'originalité de l'homme. L'anthropologie physique devient la recherche des facteurs de variabilité génétique. Les deux disciplines s'unissent dans l'étude de l'évolution, l'une au passé, l'autre en action.

Francine Mayer et Suzanne Robert examinent la nature des liens entre l'anthropologie physique et la démographie dans une perspective historique. D'abord confondues, ces deux disciplines se développeront d'une manière autonome à la fin du XIXe siècle pour connaître une nouvelle fusion sous la poussée de la génétique des populations. Deux exemples de recherches effectuées dans ce domaine au Québec illustrent la nature des liens entre ces deux disciplines.

La deuxième partie présente la réalité sociale et culturelle et aborde l'étude de la formation de la pensée anthropologique sur les niveaux de réalité qui la constituent. Les articles adoptent des perspectives très différentes, représentatives de la diversité des problématiques et des théories dans ce domaine.

Louis-Jacques Dorais ouvre cette section par l'étude de la langue, outil social et culturel par excellence. Il approfondit les rapports entre langue et culture, langue et société. Après avoir précisé l'objet de la linguistique, il expose les théories relatives à la structuration culturelle de la pensée à travers la langue, pour ensuite les dépasser. Il montre que l'expérience socio-culturelle, déterminée à partir des rapports de production au sein d'un mode de production donné, est ce qui structure la langue.

Jérôme Rousseau analyse la société à partir du concept fonctionnaliste d'organisation sociale. A partir de la définition du groupe, il passe en revue les différentes formes qu'il prend, du plus restreint au plus vaste. Le concept unificateur d'organisation sociale englobe ainsi la

famille, la communauté, les groupes ethniques et la stratification sociale.

Les articles de Bernard Arcand et Bernard Bernier forment un tout, fournissant les éléments d'un débat sur la pertinence de l'application du matérialisme historique en anthropologie. Nous avons rapporté précédemment les principaux arguments de ce débat.

Bernard Arcand critique d'un même souffle le fonctionnalisme, le matérialisme culturel et le marxisme. Il conteste l'application du concept marxiste de rapport de production aux sociétés de chasseurs-cueilleurs. Seule l'approche structuraliste parvient, selon lui, à saisir la nature de la vie sociale et culturelle de ces populations, en découvrant la régularité au-delà de la diversité et en rendant compte du code des comportements.

Bernard Bernier constate les imprécisions et les insuffisances du matérialisme culturel et propose une approche différente du domaine social à partir des concepts du matérialisme historique. Il soutient que cette approche, loin de se limiter à l'économie, prend en considération la perception que les membres d'une société ont d'eux-mêmes et de la réalité qui les entoure.

Pierre Beaucage dégage les différentes étapes de l'étude du domaine économique dans les sociétés étudiées par les anthropologues. Après avoir montré que les formalistes, les substantivistes et les structuralistes ont procédé à la réduction des systèmes économiques aux modalités de l'échange, il met en évidence comment s'est constituée la problématique marxiste en ce domaine à propos des sociétés lignagères africaines. Les africanistes français ont appliqué à ces sociétés les concepts du matérialisme historique. La critique de leur entreprise fait ressortir la nécessité d'adapter *d'une façon créatrice* les instruments du matérialisme historique à l'étude des sociétés sans classes.

Lise Pilon-Lê retrace la constitution de l'étude du phénomène politique en anthropologie à partir d'une revue des différentes tendances qui ont contribué à sa définition. La critique de ces approches la conduit à poser des jalons pour appliquer le matérialisme historique à l'étude des phénomènes politiques dans les formations sociales.

A travers la filiation, l'alliance et la résidence, Chantal Collard montre comment les approches fonctionnalistes et structuralistes ont défini le système de parenté et ses composantes. S'interrogeant sur la place et le statut de la parenté dans l'ensemble social, cet auteur examine l'apport de la théorie marxiste à l'étude de la parenté.

Yvan Simonis tente de comprendre l'origine sociale des religions. La critique des différentes définitions de la religion le conduit à chercher l'essence de celle-ci dans le fait qu'elle obéit aux mêmes règles que l'idéologie. Dans les moments de crise, la religion devient un instrument de changement social.

La troisième partie présente des études de cas concernant les groupes étudiés par les anthropologues québécois : les Inuit, les Amérindiens, les paysans, les travailleurs immigrés. Surtout descriptives, ces études font état des recherches actuelles.

Denis Lachance utilise la perspective historique pour décrire le mode de vie des Inuit du Québec. À partir de reconstitutions archéologiques et historiques, il dépeint la société traditionnelle inuit au moment du premier contact avec les Blancs et analyse le processus de changement socio-culturel introduit par le gouvernement et les missionnaires de 1850 à 1950. Il termine par un portrait de la situation actuelle de ces populations.

Carmen Lambert utilise la même démarche pour dépeindre les caractéristiques socio-culturelles des Amérindiens du Québec regroupés en deux grandes familles, la famille algique et la famille iroquoise. L'auteur dresse un tableau d'ensemble du mode de vie de ces groupes avant l'arrivée des Européens, souligne les transformations apportées à leur mode de vie depuis, et finalement, fait état des problèmes auxquels ils se trouvent aujourd'hui confrontés.

Yvan Breton commence par nous donner une définition anthropologique du terme « paysan » pour ensuite préciser la spécificité de la paysannerie québécoise. Il illustre son propos par des études effectuées dans le comté de Bellechasse.

Bernard Bernier réussit à expliquer les causes du maintien de quartiers ethniques à Montréal en situant le problème de l'utilisation de la main-d'œuvre immigrée dans le contexte global des antagonismes de classes au Canada. Selon lui, la constitution de quartiers ethniques à Montréal résulte de la formation d'une petite-bourgeoise ethnique tirant son pouvoir économique de la relation privilégiée qu'elle établit avec les membres de son groupe, contribuant ainsi à la création d'une main-d'oeuvre à bon marché. Il explique finalement les causes de l'affrontement entre immigrants et Canadiens français, celles-ci étant enracinées dans l'utilisation capitaliste de la force de travail.

La dernière partie, complétée par l'appendice, fournit des instruments méthodologiques utiles. L'article de Serge Genest traite de l'attitude scientifique dans la recherche anthropologique et décrit les différentes phases du processus de recherche.

Pierre Maranda présente, sous forme de tableaux, une analyse des publications en anthropologie qui complète et appuie les conclusions du chapitre deux.

Richard Dominique a compilé une filmographie qui énumère les films et documents audio-visuels reliés à un thème anthropologique et actuellement disponibles au Québec. Un résumé accompagne chaque film et un index thématique des titres de films vise à faciliter la recherche des documents audio-visuels pertinents.

Ces contributions n'épuisent pas l'ensemble de l'anthropologie produite au Québec. Elles donnent simplement un aperçu des thèmes traités, des problèmes soulevés et des débats engagés. Ainsi, même si plusieurs auteurs utilisent le matérialisme historique comme instrument d'analyse, cet ouvrage n'est pas exclusivement marxiste, les autres tendances théoriques y étant bien représentées. Toutefois, l'état actuel du débat laisse entrevoir qu'aucune tendance théorique ne peut se définir sans se situer explicitement par rapport aux autres et particulièrement au matérialisme historique.